

THIERRY MAULNIER

de l'Académie française

LES VACHES SACRÉES

essai

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1977.*

PRÉLIMINAIRES

Tout écrivain qui a reçu des lettres de lecteurs sait à quel point l'ironie manque souvent sa cible, et qu'elle manque souvent sa cible parce qu'elle n'est pas comprise comme telle. J'ai, pour ma part, au moment de donner ce livre à mon éditeur, pensé à demander qu'on imprimât les passages d'ironie en italiques. Ainsi, plus d'erreur possible. J'y ai renoncé. Il faut ménager la susceptibilité du lecteur. Certaines pages de ce livre paraîtront donc ironiques alors que j'aurais voulu les écrire sans ironie, et d'autres paraîtront plus sérieuses qu'elles ne sont. D'ailleurs, saurais-je moi-même m'y reconnaître?

*

Une de mes premières colères fut, lorsque je commençais d'écrire, contre un contradicteur qui jugeait trop sérieuse la jeunesse à laquelle j'appartenais. Je n'ai jamais aimé l'esprit de sérieux. Encore peut-il, dans la jeunesse, être parfois pardonnable. Mais alors que la mort se rapproche, il devient franchement comique.

*

Je me suis parfois demandé s'il n'y avait rien de plus utile à faire que d'écrire, ou du moins s'il n'y avait pas quelque chose d'utile

à faire au moyen de l'écriture. J'ai cru pouvoir servir la communauté d'hommes — la « nation » à laquelle j'appartiens et que mon enfance avait appris à aimer. J'ai voulu la guider vers des institutions plus justes et plus fortes. J'ai voulu la préserver des tyrannies. J'ai voulu l'avertir du péril de guerre, l'aider à sauver son empire, la mettre en garde contre les tentations du déclin. J'ai constaté — j'aurais dû le savoir — que pour ces tâches, les ressources de l'écrivain étaient dérisoires. Tout ce qu'il peut raisonnablement, c'est prendre note et prendre date.

★

Les résidus du Sacré qui survivent tant bien que mal dans notre société ont cessé d'y donner à la vie une aimantation et un sens, ils se sont pétrifiés dans un ritualisme vide de signification, le « respect dû aux morts », ou dans un moralisme triste et de plus en plus contesté. Ils ne nous éclairent plus, ils nous affaiblissent, nous encombrent, nous empêtrent. Ils sont devenus parasitaires.

Le Sacré est passé dans les vaches.

★

Il y a plusieurs pentes pour aborder l'objet de la pensée, comme pour escalader une montagne : les unes plus faciles, les autres moins, les unes plus amusantes, les autres moins.

Pourquoi ne pas aller selon son caprice, et ne pas laisser au lecteur le soin de discerner ce qui, dans ce livre, doit être pris au sérieux, étant entendu que son choix ne sera peut-être pas le même que le mien ?

★

L'écrivain taille son livre dans l'étoffe de ses pensées. Il lui faut manier les ciseaux. La plupart des « tombés » sont insignifiants. Pas de regret. Mais certains d'entre eux, certaines idées ou manières de dire, exclus par l'esprit de système ou par l'obligation du choix,

seront peut-être plus précieux à d'autres yeux que ce qui a été conservé, utilisé, mis en forme.

★

Ce livre ne peut sans doute aider dans leurs desseins ceux qui prétendent sauver le monde, ni ceux qui prétendent le changer, ceux qui prétendent libérer les hommes, ni ceux qui prétendent les asservir (et ce sont parfois les mêmes).

Il sera probablement inutile, peut-être même inutilisable. C'est la grâce que l'auteur lui souhaite.

★

Je ne prétends pas ériger en morale une certaine négligence. Il se trouve que j'ai perdu au cours de ma vie — perdu pour qui? — bon nombre de pensées par paresse à les noter, et que, lorsqu'elles avaient eu la bonne fortune d'être notées, j'ai souvent perdu les notes. Naufrage presque quotidien dont voici les épaves. Mais on a souvent autre chose à faire qu'à écrire ou à classer ce qu'on a écrit. J'aime d'ailleurs une certaine libéralité de soi-même. Ce qui s'en va de vous s'en va, quelle importance? C'est attacher beaucoup de prix, en avare, aux moindres productions de soi que de n'en pas vouloir égarer une parcelle. Dilapidons.

Démontrer est vain, fatigant, ennuyeux et vulgaire. Pourquoi m'acharnerais-je pour amener autrui à penser ce que je pense, alors que je pense peut-être aussi le contraire, et que cet envers de ma pensée sera peut-être l'endroit de demain? Je n'essaie de convaincre personne. Croyez-moi si vous voulez.

★

Les notes qu'on va lire ont été prises pour partie en vue de leur utilisation dans des livres en préparation ou en projet, livres qui n'ont pas été achevés par la seule faute de l'auteur, ou en marge de certains travaux où elles ne trouvèrent pas leur emploi, ou encore

jetées sur des feuilles de papier offertes par le hasard et peut-être conservées par lui, sans intention utilisatrice formelle. En grand nombre, d'autres notes semblables n'ont pas été rassemblées ici, soit qu'elles n'aient pas paru mémorables (mais celles-ci l'étaient-elles?), soit que j'aie reculé, découragé par avance à l'idée d'affronter les montagnes de lettres, de documents conservés sans raison valable, de vieilles factures au milieu desquelles elles se cachent, soit qu'elles aient été depuis longtemps rongées par la moisissure ou les souris dans quelque coin de grenier. Ce qui a été négligé ou a disparu n'avait sans doute ni plus ni moins de valeur que ce qui est réuni ici. Les accidents de ma vie ont fait le choix plus que moi-même. Pourquoi me préoccuperais-je de ce qui a pu être perdu? Aux écrits aussi peut s'appliquer le précepte de Nietzsche : « Poussez ce qui tombe. » J'ai toujours été un peu surpris par la minutieuse considération, pour ne pas dire l'avarice, avec laquelle certains écrivains traitent le moindre mot issu de leur plume, comme si, étant d'eux, il était d'or. En la matière, une certaine insouciance ne me déplait pas.

★

L'exercice de la pensée le plus digne de ce don de penser dont nous sommes les détenteurs, c'est de prendre les réponses des autres, et de préférence les plus catégoriques, comme sujets d'interrogation.

★

Au milieu des mouvements où se heurtent les nations, les religions, les cultures, les grands intérêts réalistes, l'écrivain qui voudrait agir et ne sait pas agir, puisqu'il écrit, ne se sent pas très certain de son efficacité. Il ne participe que pour une faible part aux changements du monde. Tout au plus, sans doute, peut-il être l'inutile Cassandre, ou la voix clamant dans le désert. Du moins en est-il ainsi de son activité consciente et délibérée. Il ne modifie pas de façon appréciable les événements dont il est le contemporain. Peut-être — peut-être — a-t-il le droit d'espérer une revanche tardive. Peut-être tels des grains qu'il a jetés dans le vent connaîtront-ils le sort de ceux qui ont dormi

quatre mille ans dans le tombeau du pharaon, et qui ont gardé la force de germer sous nos yeux. Mais ce n'est pas l'écrivain lui-même qui peut choisir ses grains pour ce voyage dans la nuit et pour cette reviviscence.

★

Parmi les propositions qu'on trouvera ici, certaines pourront apparaître en contradiction ou en divergence avec d'autres. Je le dis pour qu'on sache que je le sais. Le lecteur pourra donc à son gré faire sienne l'une ou l'autre, ou les accepter ensemble en les complétant et rectifiant l'une par l'autre, ou les refuser toutes deux. Je ne prétends pas enseigner, ou démontrer. Je laisse le choix.

I

Les vaches sacrées

1

Croissance. La « croissance zéro », le *zero growth*, est une absurdité simplificatrice. Les périls de la croissance ne peuvent être conjurés que par la croissance du pouvoir humain (du contrôle humain) sur la croissance elle-même.

2

Le sursaut de crainte, le mouvement de panique devant le progrès, — devant ce progrès avec lequel, après avoir attendu de lui contre toute raison la solution de l'énigme de notre présence sur terre et la fin de l'angoisse de vivre, l'homme d'aujourd'hui voit venir la mort, la destruction, la tyrannie des besoins artificiels, la bureaucratie omnipotente, la technique-Moloch, la termitière —, ce sursaut, ce recul étaient jadis, il y a cinquante ans, des réflexes de la droite, du christianisme réactionnaire, de l'humanisme conservateur : Bernanos, Duhamel, Huxley. La gauche anarchisante, la jeunesse révoltée les ont repris à leur compte, Mais est-ce avec plus de sérieux?

Sommes-nous vraiment au seuil de la crise décisive, ou du moins d'une crise majeure de la société industrielle, ou sommes-nous venus au point, ou aux environs du point, où cette société de transition que la société de croissance ne pouvait pas ne pas être (les ressources de l'aire humaine étant limitées) *devra* céder la place à une autre société?

Ou, au contraire, les grands, les plus grands bouleversements issus de la technique triomphante sont-ils encore à venir, et vont-ils, au prix de luttes et de troubles gigantesques, meurtriers, donner des solutions aux plus redoutables des problèmes d'aujourd'hui, retarder de deux ou trois siècles peut-être l'heure de la grande question ?

L'heure où l'espèce humaine, ayant anéanti devant le seul profit de la puissance, de la possession et de la jouissance matérielles, devant le seul profit du *plus* toutes les autres significations menteuses ou véritables de sa vie, devra renoncer à ce *plus* qui a été substitué au *sens*.

Alors il ne s'agira plus de grandir, mais de durer, en faisant durer les ressources. Mais on pourrait dire : grandir pour quoi ? Ne dira-t-on pas : durer pour quoi ?

Le moment viendra sans doute inévitablement du grand tournant de notre histoire où l'espèce humaine se détournera d'une poursuite exténuante et peut-être vaine du développement technique et d'un progrès rationnel dont les ouvertures et les impasses commencent à lui apparaître terrifiantes. Mais peut-être ce moment viendra-t-il plus tard que ne nous le font croire nos faibles moyens de prévision actuels. Peut-être n'est-il pas pour demain, ni pour après-demain.

Qui sait même, qui sait si la limite ne peut pas être reculée plus loin, très loin, si l'effroi qui saisit tant de nos contemporains, et parmi eux beaucoup des plus jeunes, n'est pas celui qui naît non des impossibilités, mais du vertige de possibilités plus grandes qu'à aucun instant du passé humain ? N'est-ce pas l'approche d'un surhumain qui nous fait peur ? N'est-ce pas par peur de ses possibilités que l'espèce humaine va peut-être manquer son aventure ?

Ou bien la peur va-t-elle être surmontée comme est surmontée l'hésitation du plongeur devant la hauteur de la chute, la marche vers le *plus* va-t-elle se poursuivre parce que le progrès de la connaissance et de la technologie commande, parce qu'il ne peut être arrêté — tout au plus contrôlé ?

Parce que nous n'avons rien d'autre à lui substituer à l'horizon de nos vies?

3

Progrès, bonheur? *Qualité de la vie*, disent-ils, la qualité de la vie substituée comme raison de vivre à l'accroissement des biens. Le bonheur. Il est vrai que de grandes civilisations ont vécu, et laissé des témoignages fascinants d'elles-mêmes, sans avoir même conçu l'idée du progrès tel que nous l'entendons. Mais alors même que nos néo-rousseauistes répudient aujourd'hui l'idée de progrès, ils gardent celle que le sens de l'existence active humaine est de rendre la vie meilleure pour le plus grand nombre. Or, c'est là une idée acceptable, mais non nécessaire. De grandes civilisations, et glorieuses, l'ont ignorée elle aussi, au cours des millénaires. D'autres, à venir, l'auront peut-être oubliée.

4

Au point où nous en sommes de l'évolution des sociétés humaines, et devant la difficulté de plus en plus grande que nous éprouvons à contrôler ou même à prévoir les effets transformateurs de toute découverte scientifique ou de tout perfectionnement technologique dans le système de nos relations connues avec l'univers, ne serait-il pas venu, le moment d'un *Bureau mondial des conséquences*?

5

Les divertissements et les biens que la société de notre temps s'est vouée à accumuler infatigablement, ce pourquoi nous la voyons mise en question, elle en fait une barrière entre l'homme et sa mort. Si l'on veut mettre au monde une société qui ne soit plus gouvernée par cette peur du vide, c'est la relation de

l'homme à sa mort qu'il faut changer et par là la relation de l'homme à sa vie. Qui réinventera un sens à la mort?

6

Il n'était pas besoin d'attendre les travaux et les remous de la fin du troisième quart de ce siècle, l'Institut du Massachusetts, le Club de Rome et la crise de l'énergie pour découvrir ce que j'avais dit il y a bien trente ans avec quelques autres, que le progrès pose autant de problèmes qu'il en résout, que tout progrès, créant dans le système de rapports où il insère sa nouveauté des modifications et des chaînes de modifications qui ne sont que partiellement prévisibles, est gros de conséquences inconnues, enfin et plus particulièrement qu'il ne saurait y avoir pour l'espèce humaine, ses ressources et ses techniques, d'expansion indéfinie dans un monde limité. Mais on ne croit les choses que lorsque ce sont les savants qui les disent, et ils sont parfois les derniers à les dire.

C'est pourquoi, à l'heure où bon nombre d'hommes de science, ayant découvert les problèmes du progrès, se font détracteurs du progrès lui-même, il faut rappeler que les problèmes posés par le progrès ne peuvent être résolus que par lui.

Nous allons ou vers des guerres d'extermination, ou vers un office supranational de gestion et de répartition des ressources de la planète.

La croissance n'est pas le progrès. Le progrès n'est pas le bien-être. Le bien-être n'est pas le bonheur. Et le bonheur ne rend pas les hommes heureux.

Mais retirez-leur le bonheur, le bien-être, le progrès, et la croissance, ils ne s'en trouveront pas mieux. Tout au plus croiront-ils savoir où se trouve ce qui leur manque.

7

La foi dans le progrès et le refus du progrès, la fuite en avant vers le nouveau et le recul du cheval devant l'obstacle, ce sont le sentiment des menaces de ce qui est et l'appréhension du danger dans ce qui vient — ces deux formes de la peur.

8

« Dieu est mort », disaient Dostoïevski et Nietzsche. Nous pouvons dire : le Dieu Progrès est mort, nous l'avons vu mourir sous nos yeux. Avec l'effroi qui s'est manifesté en Mai 68 devant les abîmes de l'évolution technologique, avec la condamnation par le Club de Rome et les chercheurs du M.I.T. du mythe de la croissance indéfinie, avec la conquête de la surface aride et désolée de la lune, avant-poste d'une légion d'astres inhabitables, avec les grandes déceptions. « Dieu est mort », c'était la constatation que le besoin de Dieu ne suffisait plus à créer la croyance. Nous avons cessé de croire au progrès comme moyen de la domination sur la nature et future maîtrise de la vie et de la mort. Quel nouveau dieu maintenant? Monod nous propose la connaissance. Mais la connaissance peut être désolante, dérisoire, si elle nous révèle l'aventure humaine comme un épisode éphémère et privé de sens de l'aventure cosmique. Alors? Apprendre aux hommes le plus difficile et le plus nécessaire désormais, leur apprendre à vivre sans espérance?

9

Les étapes décisives de l'avènement de notre culture ont été la parole, l'écriture idéographique, l'alphabet, l'imprimerie. La nouvelle étape est celle du retour à la parole et à l'image par le moyen des techniques nouvelles, qui annoncent peut-être le déclin de l'écriture — déclin que pourrait suivre le déclin de la parole elle-même : celui du *discours* n'est-il

THIERRY MAULNIER

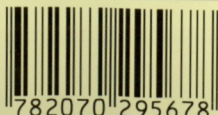
Les vaches sacrées

Dans ce brillant recueil de notes, questions et propositions qui sont le fruit de plus de vingt années de réflexion, on relève le paragraphe suivant :

« Les résidus du Sacré qui survivent tant bien que mal dans notre société ont cessé d'y donner à la vie une aimantation et un sens, ils se sont pétrifiés dans un ritualisme vide de signification. Le "respect dû aux morts" où dans un moralisme triste et de plus en plus contesté, ils ne nous éclairent plus, ils nous affaiblissent, nous encombrent, nous empêtrent. Ils sont devenus parasites. Le Sacré est passé dans les vaches. »

Moraliste à l'immense culture, Thierry Maulnier est obsédé par son époque. Parfois avec passion, parfois avec un humour glacé, il nous livre ses points de vue — souvent contradictoires, il le sait — sur la grande peur de l'an 2000 que nous valent deux siècles de révolution industrielle, ainsi que sur l'amour, la sexualité, la mort, la religion, le conscient et l'inconscient, l'acte littéraire, la liberté de l'« être pensant », tout cela qui se tient ramassé dans l'extraordinaire brièveté de l'histoire.

nrf



9 782070 295678



77-II A 29567 ISBN 2-07-029567-2

Extrait de la publication